

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'esthétique du foyer (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 48-58

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Esthétique du Foyer ⁽¹⁾

(Suite)

La maison populaire doit être *hygiénique* et, en cette matière, résolument moderne. Il importe qu'elle soit claire, bien aérée, ouverte à la lumière, exposée aux caresses du soleil, qu'elle ait de larges fenêtres et des portes spacieuses.

Ce serait mal comprendre le respect qu'on doit à nos traditions architecturales que de reprendre l'usage des petites ouvertures basses et étroites de jadis, sous prétexte de faire du régionalisme. Nous tomberions alors dans un sentimentalisme esthétique qui n'a rien de commun avec l'évolution pratique dont je me fais ici le champion.

Nous commettrions une véritable erreur en sacrifiant une seule des convenances essentielles de l'habitation à des fantaisies de style, à des théories artistiques. Tout notre mouvement en faveur d'une renaissance de l'architecture régionale serait compromis et vicié, s'il avait pour résultat de priver les bâtiments conçus d'après ses inspirations d'une seule commodité, d'un seul avantage pratique.

Nous ne redirons jamais assez que nous n'avons point l'intention de ressusciter la maison d'autrefois et d'en faire une reconstitution curieuse, mais bien de doter le peuple d'une habitation absolument *progressiste*, fille cependant du milieu local et rattachée à des traditions respectables, à des goûts et à des habitudes dont le maintien est désirable et même nécessaire.

Quant à la possibilité d'orienter nos systèmes de construction dans la direction régionaliste, tout en tenant compte des légitimes revendications de ceux qui veulent

(1) Conférence donnée à Soleure par M. G. de Montenach, dans la salle du Grand Conseil, le 11 Novembre 1910, sous les auspices de la *Töpfergesellschaft*.

vivre en hommes d'aujourd'hui, elle a été démontrée amplement par une quantité d'exemples, dont le plus récent est le concours *pour habitations modestes*, organisé sous les auspices du *Heimatschutz*.

La demeure du travailleur doit être entièrement et facilement nettoyable et désinfectable, et il est indispensable qu'on puisse la rendre propre et saine par les moyens les plus simples et les moins coûteux.

Il faudrait que tout pût se laver : murailles, parvis, plafonds, meubles. Il existe des enduits de plusieurs couleurs, très durables, dont on peut revêtir les murs, les meubles et qui supportent admirablement tous les nettoyages.

Des parois vernies, décorées d'une frise au pochoir ou de filets d'un coloris tranchant, donnent de charmants ensembles. La couleur peut être répétée sur les meubles eux-mêmes et le filet aussi ; on arrive ainsi, par des moyens très rudimentaires, à des effets décoratifs très harmonieux, très complets et très puissants.

Ce qu'il faut éviter avant tout, c'est le *bariolage*.

Il y a une chose à laquelle on ne pense pas assez, lorsqu'on achète un meuble : c'est qu'il doit être aisément nettoyé et le meuble populaire a plus besoin que le meuble bourgeois d'un nettoyage fréquent.

Eloignons donc des intérieurs modestes toutes les choses qu'on ne peut pas laver et frotter : les vernis qui s'écaillent, les peintures qui s'effacent, les moulures où s'emmagasine la crasse, les creux et les replis où les mauvais germes ont des retraites dangereuses et inexpugnables.

Dans nos pays froids, la maison doit être facilement chauffable. Il faut l'orienter à la vieille mode, un pignon à l'Est contre les vents glacés, un autre à l'Ouest contre la pluie et les rafales. La façade principale doit être largement tournée vers le soleil pour en recevoir les premiers rayons.

Nos ancêtres pensaient à toutes ces choses, bien plus que nous ne l'imaginons et en étudiant de près leurs

constructions, nous sommes sans cesse forcés de reconnaître qu'il savaient merveilleusement les placer à l'endroit le plus convenable et tirer parti de toutes les indications de l'expérience.

A leur sens des exigences du climat, ajoutons tous les perfectionnements actuels en matière de tuyauterie, de canalisation, de vidange, de ventilation.

Bannissons de nos plans d'aménagement les entre-deux sans air et sans lumière, les courettes fétides, les soupentes, tous ces locaux insalubres et obscurs qui doivent disparaître de nos habitations d'aujourd'hui.

La bonne tenue d'un ménage repose, presque toujours, entièrement sur la mère de famille, déjà surchargée d'occupations. Il est donc indispensable que le mobilier soit constitué de manière à demander le minimum de soins pour être maintenu en bon état.

Par conséquent nous devons éviter tout ce qui exige un entretien fréquent et compliqué, et dans ce chapitre encore, l'hygiène devient pour nous le plus sûr et le meilleur des guides.

Comme l'a très bien fait observer dans un de ses articles M. Gonzague de Reynold : « L'hygiène, comme autrefois les exigences de la défense peut créer des formes architecturales. » J'ajouterai qu'elle doit réagir sur toute la décoration du logis, sur son ameublement.

Il serait à désirer que l'habitude des plafonds et des parois boisés soit reprise. Les boiseries sont lavables, elles tiennent la chaleur, elles se combinent avec l'établissement de différents meubles immobiles qui se prêtent à une décoration facile et donnent à une pièce son allure et son genre. Ces meubles : placards, bancs, étagères, caisses d'horloge, lavabos, dressoirs, sont solides, peut coûteux, et, nichés contre les murailles et dans les coins favorables, ils contribuent au désencombrement des chambres.

Les boiseries nous affranchissent en outre des papiers peints qui sont de suite passés de couleurs, déchirés, salis.

Préférons en tout cas au papier des murs passés à la chaux vive ou peints à la détrempe.

La « tapisserie » en papier peint est, à mon avis, le principal agent de la laideur, dans nos appartements. Son introduction, il y a 150 ans, a été néfaste, il a paralysé, depuis lors, tout effort décoratif, il a favorisé le faux luxe et tous les truquages. Les microbes adorent le papier.

Revenons également au bon poêle d'autrefois qui se prête à tant d'usages ménagers et donne la chaleur la plus douce et la plus saine,

Les fourneaux en fer, en fonte, avec tuyaux et clefs, sont à proscrire énergiquement ; ils brûlent tout ce qui les touche, on ne peut pas en approcher, leur chaleur monte à la tête.

On s'est privé de bien des avantages et de bien des joies en abandonnant ces vieux amis en catelles contre lesquels il faisait si bon s'appuyer.

On peut les adapter à tous les genres de combustibles et même au chauffage central.

Il y a donc une esthétique hygiénique, celle qui chasse de la maison toutes les corniches superflues, où les poussières nocives se maintiennent à l'abri du balai, celle qui proscriit les tentures, les étoffes plissées, les draperies, les étagères encombrées, les fleurs en papier et tous ces mille riens qu'on applique aux parois des chambres, sous prétexte de les orner. Il y a une architecture hygiénique, celle qui par la disposition des toits abrite vraiment la maison et ses façades, supprime ou atténue les courants d'air, donne des dégagements utiles, combine dans les pièces une bonne place pour les lits, éclaire les escaliers.

L'hygiène est devenue une science politique, une branche de la sociologie, elle courbe tout le monde sous ses lois, toutes les professions lui sont soumises ; il faut encore que l'esthétique devienne une branche de l'hygiène ou l'hygiène un branche de l'esthétique.

Je regarde comme un des plus grands progrès à

poursuivre, la multiplication des salles de bains dans la maison populaire.

Chez nous encore, une salle de bains, dans un appartement est un signe d'extraordinaire aisance ; jadis la douche ne se donnait qu'aux malades, et dans certains milieux l'horreur de l'eau demeure instinctive. C'est toute une éducation sociale à refaire.

L'hygiène est une grande égalisatrice entre les classes sociales ; on élève le peuple à un niveau supérieur par la propreté bien plus sûrement que par les théories les plus séduisantes.

La propreté de la peau s'étend aux vêtements, des vêtements aux meubles, de ces derniers à la maison ; elle fait naître l'esprit d'arrangement et d'embellissement, elle guide vers la Beauté.

On a pu dire et non sans raison que l'art des anciens, aux lignes si pures, est peut-être né de leurs ablutions quotidiennes.

« Nous croyons, disait Serrurier, que d'un intérieur où tout serait bien combiné et prévu, (au point de vue de l'hygiène comme de l'esthétique) où toutes les formes seraient raisonnées et pratiques, où tout serait étudié en vue de l'agrément du séjour et de la facilité de l'usage, il résulterait une sensation de bien-être physique, de joie pour l'esprit, de satisfaction intellectuelle et morale, qui constituent bien la jouissance artistique dans ce qu'elle a de plus vrai et de plus sincère. Et nous sommes convaincus que la classe ouvrière est aussi apte qu'aucune autre à apprécier le charme reposant et l'influence éducatrice d'un tel milieu.

« Prétendre qu'un ouvrier instruit et intelligent ne saurait ressentir de telles impressions, nous paraît une erreur et une injustice. »

Au second congrès international *d'assainissement et de salubrité de l'habitation*, tenu à Genève en 1906, le vice-président du congrès, M. Bard, s'exprimait en ces termes : « Nous avons fait place, dans ce congrès, à une section d'espérance ; je ne sais si elle répondra à toutes nos

espérances, mais nous l'aurions voulu voir se développer beaucoup, c'est celle qui prévoit les rapports de

l'Art et de l'Hygiène, c'est la section X, intitulée : *L'Art et la décoration, dans leurs rapports avec l'assainissement de l'habitation.* »

« En effet, très souvent, poursuivait M. Bard, les exigences artistiques sont d'un côté, les exigences hygiéniques de l'autre ; les architectes, les médecins, les représentants des Beaux-Arts et ceux du côté pratique, au lieu de se prêter un mutuel appui, tirent parfois chacun la couverture un peu trop de leur côté. Il faut concilier ces deux tendances. Le beau et l'utile ne doivent pas s'exclure, ils doivent s'appuyer. »

Il est très désirable que l'appel de M. Bard soit entendu, l'éducation esthétique des hygiénistes professionnels est presque complètement à faire.

Les prescriptions sanitaires seront mieux accueillies des populations, si elles sont enveloppées d'un peu de Beauté, il faut savoir parler au cœur du peuple pour lui faire entendre raison.

J'en veux aux hygiénistes de l'emphase avec laquelle ils célèbrent leur action : « Air, lumière, progrès, voies larges et ventilées, maisons débarrassées du méphitisme propre au Moyen-Age et aux siècles d'ignorance, confort, santé publique. »

Ah ! ils n'en finissent pas de parler ! Les tristes réalités d'aujourd'hui devraient les rendre plus modestes et moins injustes envers les temps d'autrefois. Nos ancêtres ne se piquaient pas d'être des hygiénistes, mais ils bâtissaient des maisons faites pour une seule famille, qui possédaient toutes les commodités possibles.

Ce n'est pas leur faute si on a détruit, saccagé leur œuvre en entassant dix ménages là où ils en mettaient un seul ; ce n'est pas leur faute si on emploie à coucher des humains, des locaux qui étaient destinés à être des galetas, des greniers, des retire-tout.

On a pendant tout le XIX^{me} siècle massacré les anciens quartiers de nos villes, surpeuplant les logis,

surélevant les bâtiments de plusieurs étages, supprimant les cours et les jardins, on en a fait des enfers et aujourd'hui on endosse avec complaisance au passé toutes ces fautes dont nos générations modernes ont la responsabilité.

Avec ça qu'ils sont jolis, nos quartiers populaires neufs ! Dans les sinistres casernes locatives qui les composent, on perpétue les pires errements.

Ces quartiers neufs et déjà empuantés, contaminés, n'ont, eux, aucune excuse, ils ont été combinés pour l'exploitation méthodique et lucrative de la misère.

Chacune des maisons des quartiers anciens avait un cachet spécial; un reflet d'art les illumine encore au milieu de leur actuelle déchéance. Les demeures que nos démocraties offrent au peuple souverain sont hideuses et sordides, et c'est en vain qu'on y chercherait une joie pour l'œil, quelque chose qui élève l'esprit au-dessus de l'utilitarisme le plus grossier.

Que Messieurs les hygiénistes, avant de condamner le bon vieux temps, arrêtent enfin l'édification de ces maisons de rapport pour logements ouvriers où les intérêts de la mise de fond croissent en raison inverse de la salubrité publique !

La maison populaire doit être *simple*, parce qu'il faut qu'elle soit bon marché. D'autre part, tout luxe inutile, toute surcharge décorative cadrerait mal avec le genre de vie de ses occupants.

On croit trop de nos jours que la beauté est inséparable du luxe et de la richesse, c'est là une erreur fatale, car elle pousse au goût de la camelote, qui donne l'imitation et l'illusion de la richesse.

L'art populaire ne doit pas être une contrefaçon à bon marché des chefs d'œuvres artistiques ou des choses précieuses que peuvent se payer les gens opulents, il doit évoluer pour lui-même dans une toute autre direction.

Chaque classe sociale a aujourd'hui ses laideurs : celles qui sévissent dans le château du grand seigneur et dans

la villa du riche banquier sont différentes, par leurs causes et par leur nature, de celles que nous rencontrons dans le logis de la bourgeoisie moyenne et dans celui des couches inférieures du peuple. Chaque classe sociale doit avoir, à son service, un genre de beauté qui lui convienne et c'est en oubliant ce principe élémentaire, en nous laissant guider par des idées préconçues et trop simplistes, que nous tombons dans l'absurde et que nous rendons nos efforts en faveur d'un art populaire vivant, aussi infructueux.

Nous devons travailler à bannir de la maison toutes ces choses qui ont la prétention de paraître ce qu'elles ne sont pas et les remplacer par des meubles, des objets d'une facture loyale et franche, d'une solidité à toute épreuve.

M. Albert Angst, directeur du Musée National Suisse, à Zurich, a consacré au mobilier moderne, dans la revue *Wissen und Leben*, une intéressante étude où il préconise aussi le retour à la simplicité.

« Ce qu'il y a d'essentiel dans le meuble, dit-il, c'est sa construction pratique, solide et apparente dans les lignes principales de son architecture nécessaire.

« Apprenons à comprendre et à aimer le meuble simple, dont le bois apparent à l'extérieur est bien le bois employé pour la construction. »

M. Angst ajoute : « La durée d'un meuble pareil est assurée aux descendants de celui qui l'aura acquis, avec peine, sur son salaire. »

Il faudra encore apprendre à nos artisans des divers métiers, à faire à la fois beau et simple ; ils ont perdu le secret d'unir ces deux qualités et c'est pourquoi tout ce qui est usuel est, de nos jours, si régulièrement laid.

Les ouvriers d'autrefois savaient mettre du style, de l'originalité, de la personnalité dans leurs créations les plus vulgaires, tout en restant dans la note et sans s'égarer en complications superflues et coûteuses.

Les fabricants de meubles font presque toujours consister l'art dans la surcharge, ce qui leur permet

d'augmenter facilement la valeur vénale des choses. C'est ainsi qu'ils ajoutent, à une armoire, une corniche ou une —lure inutile, qu'ils flanquent telle autre de colonnes et de frontons, et tous ces enjolivements se font souvent au détriment de la qualité et de la beauté.

Le véritable art décoratif populaire ne consiste pas en une adjonction de peintures et de sculptures à des objets usuels : son vrai but logique, c'est une modification des formes, une recherche des convenances et des besoins particuliers.

Et partant de ce principe, nous devons condamner toute décoration qui se manifeste sans raison précise, dans l'unique intention de *faire beau voir*, et la repousser résolument.

A propos de la simplicité dans le mobilier, Jean Lahor a écrit : « On ne saurait trop rappeler que les lignes les plus simples, quand la proportion en est parfaite, sont souvent, dans le mobilier, comme en architecture, les plus belles ; que ce n'est pas le placage, la surcharge d'une ornementation inutile qui font la beauté d'une architecture et d'un mobilier, mais au contraire, qu'ils en font souvent la laideur. » Un meuble peu ouvragé est, par la seule proportion, la seule pureté de ses lignes, préférable à un meuble trop travaillé, trop fouillé, bizarre, follement tordu en tous les sens, écrasé sous la stylisation de la flore, préférable à beaucoup de ceux que se plaisent à imaginer certains artistes d'à présent.

Sans doute, et j'en conviens, notre art populaire ancien, régional et rustique, était très richement ornementé, nos vieux mobiliers paysans étaient peints de vives couleurs, chargés de devises et d'emblèmes et la sculpture prodiguée partout.

Je suis bien pour qu'on s'inspire de toutes ces traditions, mais en les corrigeant. L'heure de travail avait si peu de valeur pour l'ouvrier et l'artisan d'autrefois, qu'on pouvait les laisser s'amuser longuement à parachever de leurs outils les œuvres sorties de leurs mains. Notre existence actuelle a d'autres exigences, impose des

procédés plus expéditifs. En nous obstinant à vouloir faire rentrer dans la demeure des classes laborieuses des meubles aussi finement travaillés et décorés que ceux de nos ancêtres, nous n'arriverions à aucun résultat pratique, car, à l'impossible nul n'est tenu. Il faut donc nous contenter de populariser le sentiment de la ligne et de l'harmonie générale, de prêcher le retour aux styles traditionnels, simplifiés et rajeunis, d'insister enfin sur la nécessité de repousser la camelote et de reprendre l'habitude et l'emploi de choses bien faites et durables.

Faisons l'éducation du public afin qu'il ne confonde plus le « bon marché » avec le « bas prix. » L'achat d'un meuble mal exécuté et en mauvais bois, mal conçu, mal assemblé, sans confort et sans goût, ne sera jamais un bon marché, même si on l'obtient pour peu de chose.

Le proverbe disant qu'il n'y a que le bon marché qui ruine, constate un fait qui se vérifie tous les jours, dans nos intérieurs, depuis que nous les avons laissés se remplir d'une camelote inférieure qui se détériore facilement et qu'il faut sans cesse remplacer.

Lors de la dernière Exposition Universelle de Liège, on a organisé dans cette ville un concours de mobiliers pour logements ouvriers. Le comité, estimant avec justice que ce serait aller à l'encontre du but poursuivi par lui, que de concevoir un intérieur, des meubles, une décoration, dans lesquels on chercherait à réaliser une sorte de luxe ou plutôt les apparences d'un luxe qui lui apparaissait, dans un pareil milieu, aussi faux que déplacé, s'est appliqué à bien définir le caractère esthétique du foyer populaire :

« Il doit, disait-il dans son rapport, chercher sa source et son expression uniquement dans l'adaptation de l'objet aux besoins, dans l'étude de la forme au point de vue de la construction et de l'usage et dans le goût qui doit harmoniser les éléments divers de l'habitation. »

Le programme de ce concours, rédigé par M. Serrurier, contenait la réflexion suivante qui vient corroborer mes propres remarques :

« Toutes choses, disait-il, doivent, dans un ménage modeste, être disposées de telle sorte que l'emploi en soit pratique et l'utilisation simple et rationnelle ; toute complication doit être écartée. »

Notons encore ici que jamais une vérité artistique ne peut être en contradiction avec une vérité constructive : c'est ce qu'on oublie souvent, de nos jours, en cherchant à donner une impression d'art, par un mensonge décoratif, par de fausses apparences, purement superficielles.

Le bon goût, dans le vrai sens du terme, ne saurait être en cette matière une intuition spontanée, l'expression d'un sentiment naturel, d'une préférence, d'une recherche accessoire ; il est fatalement lié à des lois que nul ne peut méconnaître, et qui viole ces lois s'éloigne du bon goût, malgré les efforts tentés pour donner le change.

Sans que la maison populaire contienne rien qui soit luxueux ou qui prétende l'être, il peut résulter de son arrangement, une véritable impression de beauté. Sa valeur esthétique résultera de l'observation rigoureuse de certains principes d'ordre, d'adaptation au milieu, de la sobriété du décor, de l'harmonisation des couleurs :

« Je crois, a dit M. J. Peters dans un travail publié par la *Revue sociale catholique* de Louvain, que dans un intérieur où tout serait bien combiné et prévu, où les formes seraient raisonnées et pratiques, où les harmonies de couleurs plairaient aux yeux, où tout serait étudié en vue de l'agrément du séjour et de la facilité d'usage, il résulterait une sensation de bien-être physique, de joie de l'esprit et de satisfaction intellectuelle et morale qui constitue bien la jouissance artistique dans ce qu'elle a de plus vrai, de plus sincère et de plus justifié.

La classe ouvrière, soyons-en convaincus, est aussi apte qu'aucune autre à apprécier le charme reposant et l'influence éducatrice d'un tel milieu. Qui oserait prétendre, sans erreur ou injustice, qu'un ouvrier instruit et intelligent ne saurait ressentir de telles impressions ? »

(à suivre.)

Georges de MONTENACH.